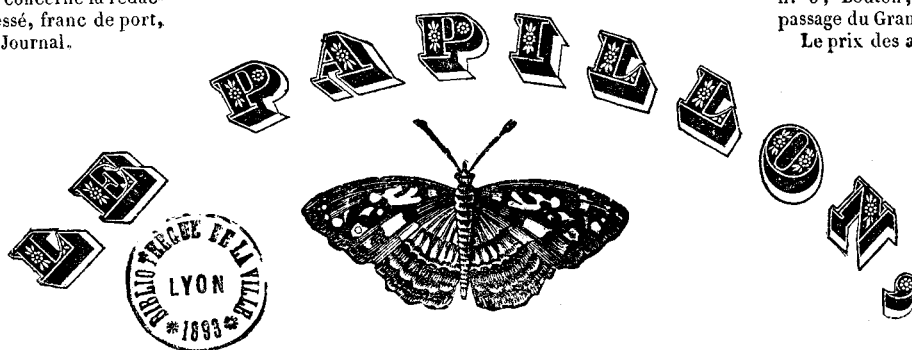


Ce Journal paraît les Jedis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M^{mes} Gœury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

VENDREDI !

Vendredi dernier, 5 juin 1835, sur l'une des places de notre ville, un homme a eu la tête coupée par un autre homme.

Cela s'est passé en plein jour : dix mille témoins l'attesteraient au besoin. Voici les circonstances de cet événement :

La veille, celui qui a tué l'autre avait fait aiguiser un énorme couteau. Dès le matin du jour fatal, il avait mis la dernière main aux préparatifs de mort. Puis, lorsque tout fut en état, lorsqu'il se fut assuré que sa victime ne pourrait lui échapper, l'homme au couteau pensa judicieusement qu'il avait encore quelques heures à dépenser ; alors il s'assit devant le déjeuner de famille ; il but et mangea, à l'ordinaire ; et, onze heures sonnant, il embrassa sa femme, caressa ses enfans, recommanda le pot au feu et sortit.

Dix minutes plus tard, une charrette se frayait péniblement un passage à travers les flots d'une foule silencieuse.

Sur cette charrette il y avait trois hommes : l'un exhortant l'autre à mourir ; le troisième, l'homme au couteau, gourmandant la lenteur de son attelage.

A onze heures et demie, une créature de Dieu était rayée du livre des vivans. Cet homme, dans un accès

de fièvre furieuse, avait donné la mort à son semblable ; on lui avait tranché la tête.

L'autre, l'homme au couteau, essayait l'instrument du meurtre et cela avec un admirable sang-froid ; il n'y avait eu ni colère, ni vengeance dans son action ; il n'y avait ni honte, ni repentir dans son attitude. On lui avait dit : Tue ! et il avait tué ! On avait dit à l'autre : Meurs, puisque tu as tué ! à lui : Voici de l'or pour le sang que tu verseras !

Et la foule s'écoula, foule hideuse que nos magistrats servent si bien de son goût, en lui donnant un spectacle d'agonie et de mort.

Les hommes disaient : Bah ! on l'a guéri du mal de dents !

Les femmes : C'est pourtant dommage, une si belle tête !

Et les enfans : Mère, je n'ai pas bien vu : une autre fois tu me porteras, n'est-ce pas ?

GRAND-THEATRE.

M. Smith ; premier et deuxième début de M. Lavillier.

M. Smith, chanteur de Bologne (je vous fais grâce de tous ses titres), s'est présenté devant quelques rares spectateurs. Sa voix de basse-taille n'a rien qui justifie

les nombreuses recommandations que l'affiche nous avait complaisamment étalées. Les applaudissemens ont tous été pour le duo de Kummer entre le violoncelle de M. Hainl et le violon de M. Cherblanc.

L'administration a donné enfin un successeur à M. Mantet. M. Lavillier s'est montré à nous dans deux pièces, *Jean de Paris* et *les Visilandines*. Son grand air : *c'est la Princesse de Navarre* et *la Gasconne*, lui ont été favorables, et les applaudissemens ont mis fin à l'émotion d'un premier début. Le rôle de *Figaro* du *Barbier de Séville* nous a montré le lendemain le comédien et le chanteur. M. Lavillier a de l'aisance dans son jeu, du mordant dans son débit. Si sa voix manque de quelques notes hautes, elle possède un fausset plein de charme. M. Lavillier est jeune, il peut acquérir ce qui lui manque avec l'étude.

— M^{lle} Elisa a déjà fait preuve bien des fois de son incapacité. Les sifflets ne lui ont donc rien appris.

— M. Provence se rend à Paris pour compléter le cadre de sa troupe, où bien des vides se font sentir. La comédie est entièrement entravée par l'absence d'un premier rôle-femme et d'une jeune première. Nous n'avons pas de père noble, ni d'ingénue : que jouer ! Si un pareil état de chose se prolongeait, cela deviendrait funeste aux intérêts de la direction autant que contraire aux plaisirs du public. Espérons, avec le prochain retour de M. Provence, voir se réhabiliter la comédie et se réveiller le goût du spectacle.

— En attendant *le Cheval de Bronze* est à l'étude. L'ouvrage de Scribe et la musique d'Aubert sont appelés à avoir ici le même succès qu'à Paris. *La Sentinelle Perdue*, opéra comique en un acte, précédera *le Cheval de Bronze*. Il est question de la remise de *Robert le Diable* et de *la Sylphide*, dont les décors viennent d'être acquis par M. Provence. M. Sylvain et M^{lle} Angélica donneront un nouvel attrait à ces deux ouvrages. Il nous manque cependant un Bertram, à moins, comme on le dit, que Serda ne nous revienne ; ce serait là une bonne fortune pour notre opéra.

Mardi, M. Alexandre fait un appel au public, à ce public qui l'aime et l'applaudit chaque soir sous les traits de *Cliffort* ou de *Fernand de Rancé* ; sa représentation à bénéfice est de nature à satisfaire tous les goûts. Voici sa composition :

Glenarvon ou *les Puritains de Londres*, drame de l'Ambigu, par Mallefille ; *Catherine* ou *la Croix d'or*, vaudeville en deux actes, de MM. Melesville et Brazier, que Scribe et Aubert viennent d'emprunter au Vaudeville pour en faire un opéra comique ; *la Dugazon* ou *le Choix d'une Maîtresse*, par Scribe et Duport, vaudeville du Gymnase.

Études psychologiques du Cœur humain.

POLEMIQUE FÉMININE.

Deux femmes d'esprit que nos lecteurs reconnaîtront bien vite à leur style, veulent bien prendre le *Papillon* pour l'arène d'une lutte intellectuelle : l'une se fait le champion de notre sexe, et l'autre reste fidèle au sien. Vous, lecteur, vous voilà juge du camp. Dans cette petite guerre d'un sexe contre l'autre, soutenue par un seul, le plus faible des deux, les armes seront le persiflage et l'ironie. Nous n'aurons à enregistrer dans nos bulletins que de malins aperçus, de gracieux détails et de fines observations. La femme posera devant nous et y fera poser, à son tour, l'homme son esclave. Voici la première attaque ; au prochain numéro la riposte.

1^{re} LETTRE.

Vous tenez donc prodigieusement à vous confectionner une solide réputation de méchanceté, ma toute belle, que vous énumérez une série de malignes observations contre notre sexe, et que vous m'annoncez l'intention de divulguer toutes ces petites histoires du cœur féminin, et moi qui ai osé n'être point de votre avis, vous m'avez raillée avec ce ton superbe qui équivaut à un défi.

Et bien, soit ! vous me jetez le gant, je le ramasse, tout indigne et faible que je suis, je consens à lutter avec vous, puisant mon courage dans la bonté de ma cause.

Cependant je ne puis me dissimuler les difficultés de la tâche que j'entreprends : défendre les femmes contre les femmes, certes, voilà une rude corvée ; c'est pis cent fois que d'attaquer nos *seigneurs* ; car ces messieurs ne savent jamais qu'imparfaitement, (quelle que soit d'ailleurs leur *expérience* et leur *perspicacité*) toutes les ressources de notre imaginative ; puis ils sont toujours, il faut l'avouer, moins nos ennemis que nous-mêmes.

Je me verrai contrainte d'attaquer souvent ces maîtres si fiers, et de signaler à vos yeux un grand nombre de leurs turpitudes, et sans aucun doute je me ferai des antagonistes dans nos juges communs ; mais j'ai l'espérance que les plus généreux et les plus forts protégeront ma bannière.

Ainsi donc c'est bien résolu, la lice est ouverte ; avancez, mon beau champion ; vos jolis doigts blancs sont aussi effilés que votre langue. N'importe, je vous attends de pied ferme : vous m'attaquez, je tâcherai de me défendre. Ah ! vous me croyez lâche, parce que je suis timide ; et si mon front rougit parfois de vos sarcasmes incisifs, vous criez à la bégueulerie et pensez peut-être que je n'oserai jamais défendre mon sexe lorsqu'il vous plaira d'aborder certains sujets ; eh bien !

nous verrons si ceci n'est point encore une de vos erreurs.

Hélas! chez nous autres, pauvres humains, chacun a sa marotte : le non sens abonde de toutes parts. Votre manie à vous (passez-moi l'expression) est de vous appliquer sur la face un masque de méchanceté aussi effrayant pour le vulgaire que l'est pour les petits enfans le Croquemitaine dont on leur fait tant de peur. Si l'on ne croque le loup, le loup vous mange, dites-vous; puis partant de ce beau système, vous voilà bon gré malgré, vous que Dieu a faite bonne, jetant malices à pleines mains, en voulez-vous, en voilà! à droite, à gauche, prenez! il y en aura pour tout le monde; mais un beau jour une voix cria à votre oreille : *Beau masque, je te connais*. — Cette voix, ce fut la mienne. Oui, c'est parce que je vous connais que j'ose lutter contre vous pour le plus faible, malgré la menace que vous m'avez faite de vous adjoindre au plus fort, en désespoir de cause, je pense.

Vous vous lancez là dans une mauvaise voix, mon bel ange de ténèbres; mais enfin vous le voulez, ainsi soit.

Vous commencez votre acte d'accusation par nier une vérité tellement palpable qu'elle est connue de tous, et vous dites :

« Je soutiens que l'homme sait mieux aimer que la femme. »

Ici je vous arrête déjà, et vous soutiens à mon tour d'abord que la femme surpasse l'homme en qualités aimantes, et que c'est elle qui aime le mieux, c'est-à-dire plus profondément, d'un amour plus exquis, et d'une constance plus éprouvée.

— Plus profondément, — parce que l'amour de la femme, c'est tout pour elle, c'est sa vie, son souffle, l'air qu'elle respire; parce que son dévouement est de tous les instans, et qu'elle accomplit volontairement mille sacrifices dans les plus minces détails de la vie, comme dans les grandes occasions; et dites-moi si l'homme lui rend cette abnégation complète; dites-moi si l'homme qui aime le plus éperduement, n'est point encore le tyran le plus égoïste?

— D'un amour plus exquis. — L'homme approche-t-il de cette délicatesse de sentiment qui distingue éminemment le cœur de la femme? — L'amour de la femme s'enveloppe d'une auréole de sensations intellectuelles si tendrement nuancée, que le plus souvent cette précieuse faculté de sentir est un mystère qui ne la dépasse point; c'est un secret entre elle et Dieu; l'homme sait rarement le découvrir.

— D'une constance plus éprouvée. — Que cela tienne à l'état d'asservissement auquel les hommes nous ont réduites, ou à notre organisation qui se lasse moins vite d'un sentiment toujours moins matériel que chez l'homme, il est certain que la femme aime plus longtemps et que son amour est plus exclusif.

Maintenant j'attends vos argumens, et je puis vous assurer que vous aurez fait un miracle, s'il vous est possible de me prouver (comme vous vous en vantez) que *l'homme sait mieux aimer que nous*.

Adieu; je suis, malgré la divergence de nos opinions, votre toute dévouée.

LOUISE.

A M^{me} Castu.

Dans le clocher de mon village,
Il est un sonore instrument
Que j'écoutais dans mon jeune âge,
Comme une voix du firmament.

Quand, après une longue absence,
Je revenais au toit natal,
J'épiais dans l'air, à distance,
Les doux sons du pieux métal.

Dans sa voix je croyais entendre
La voix joyeuse du vallon,
La voix d'une sœur douce et tendre,
D'une mère émue à mon nom.

Maintenant, quand j'entends encore
Ses sourds tintemens sur les flots,
Chaque coup du battant sonore
Me semble jeter des sanglots.

Pourquoi? dans la tour isolée
C'est le même timbre argentin,
Le même hymne sur la vallée,
Le même salut au matin.

Ah! c'est que depuis le baptême
Le mélancolique instrument
A tant sonné pour ceux que j'aime
L'agonie et l'enterrement!

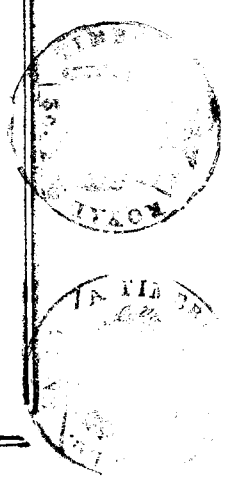
C'est qu'au lieu des jeunes prières,
Ou du *Te Deum* triomphant,
Il fait vibrer les froides pierres
De ma mère et de mon enfant.

Ainsi, quand ta voix si connue
Revint hier me visiter,
Je crus que du haut de la nue
L'ancienne joie allait chanter.

Mais, hélas! du divin volume
Où tes doux chants m'étaient ouverts,
Je ne sais quel flot d'amertume
Coulait en moi dans chaque vers!

C'est toujours le même génie,
La même ame, instrument humain,
Mais avec la même harmonie
Comme tout pleure sous ta main!

Ah! pauvre mère! ah! pauvre femme!
On ne trompe pas le malheur;



Les vers sont le timbre de l'ame ;
La voix se brise avec le cœur.

Toujours au sort le chant s'accorde :
Tu veux sourire en vain, je vois
Une larme sur chaque corde,
Et des frissons sur tous tes doigts !

A ces vains jeux de l'harmonie
Disons ensemble un long adieu ;
Pour sécher les pleurs du génie,
Que peut la lyre ?... Il faut un dieu !

Alphonse de LAMARTINE.

Lorsqu'apparut dans le monde littéraire le nouveau volume de ses poésies, *les Pleurs*, M^{me} Valmore en adressa un exemplaire à M. de Peyronnet. *Valmore* réponse du prisonnier :

A M^{me} VALMORE.

Château de Ham 1833.

C'est à toi de pleurer, c'est à moi de souffrir.

Pleurs, et tes pleurs sacrés allégeront mes chaînes.
Tes pleurs sont le miel pur que, du creux des vieux chênes,
L'abeille industrielle à ma faim vient offrir.
C'est la goutte d'eau vive, à ma soif épanchée,
Quand, sous un ciel de feu, jaunit l'herbe séchée,
Et que, loin de la source au flanc des monts cachée,
Haletant, je succombe, et je me sens mourir.

C'est de Saül maudit la fureur apaisée ;
C'est l'huile du lévite et la sainte rosée ;
C'est la manne du ciel, fécondant le désert ;
C'est le rocher d'Horeb à ta prière ouvert.

Tes pleurs, c'est l'ineffable et pieuse harmonie
Des cœurs qu'en ses dédains la fortune renie,
Et sous sa robe ardente, en courant, a brisés.

J'ai mesuré mes maux, et les ai méprisés.
A force de malheurs, au malheur affirmie,
Mon ame attend qu'enfin le terme soit venu
D'un supplice où manquait le crime et l'infamie ;
Elle attend l'avenir, et l'accepte, inconnu.

Elle attend le réveil d'une justice amie,
Et le dernier des traits par la haine aiguisés,
Et que dans cette France à soi-même ennemie,
Des malédictions les jours soient épuisés.

Aidez à ma vertu, Dieu qui m'y réduisez !...
Et toi, femme, aide aussi ; reprends ta lyre, et chante ;
Chante cette hymne encor, si belle et si touchante ;
Et pendant que je lutte avec le malheur, toi,
Toi Sapho, toi Tyrtée, anime et soutiens-moi.

C'est à moi de souffrir ; ma force est infinie :
C'est à toi de pleurer ; tes pleurs, c'est le génie !

DE PEYRONNET.

LE DEY D'ALGER ET LE FAISEUR DE VERS.

Que de choses bouffonnes dans la vie humaine !
Combien de fois une illusion, une espérance, un
rêve, long-temps caressés dans le cœur, se terminent
par une caricature !

Il y a cinq ans, vivait dans je ne sais quel grenier
de Marseille un pauvre poète, se nourrissant de chi-
mères et de pain dur, suivant l'antique usage des poë-
tes, usage tombé, il est vrai, un peu en désuétude
de nos jours, par la raison peut-être que de nos jours
les poètes ne sont plus de mode.

Or, notre jeune homme, après avoir inutilement
usé sa verve et son talent pour une foule de gens
incapables de le comprendre (c'est-à-dire de le payer),
fut avisé, par une de ces idées lumineuses que la
bonté divine vous laisse parfois tomber, comme par
hasard, dans la cervelle, d'adresser une ode au dey
d'Alger. Une ode en bon français au roi des barbares !
Vous conviendrez qu'il y avait là du neuf, ou jamais...
Si encore c'eût été après 1830 !

Bientôt l'ode fut faite et envoyée. De ce jour, l'au-
teur fut dans une fièvre d'attente d'autant plus vive,
que, n'ayant connaissance de la munificence orientale
que par la lecture des *Mille et une Nuits*, il ne comp-
tait sur rien moins que sur quelques mille besous d'or,
pour les déposer aux pieds d'un père barbare qui, la
brute qu'il était, ne voulait donner sa fille qu'à un
homme et non à un poète.

La réponse ne fut pas lente à parvenir, et quelques
semaines après, un capitaine de corvette grimpait un
matin à la mansarde du poète. — Monsieur, dit-il en
saluant le rimeur comme un homme qui correspond
avec le dey d'Alger, je suis chargé d'un présent que
vous envoie le dey d'Alger. — Ah ! clama le poète sur
son lit, qui lui servait de table et de fauteuil.

— Le cadeau est un peu lourd, ajouta en souriant
le capitaine ; il nous a même donné beaucoup d'em-
barras.

Le poète, la bouche entr'ouverte et les yeux écar-
quillés, semblait contempler déjà les sequins amon-
celés dans sa mansarde.

Le capitaine tournant les yeux de côté et d'autre
avec un air d'inquiétude : — Mais je ne vois pas que
vous ayez beaucoup de place pour... car elle a fait
des petits.

— Comment, des petits ? hurla presque le poète hors
de lui. — Eh ! oui, monsieur, le présent est quadruplé
maintenant : le dey ne vous avait envoyé qu'une belle
lionne, et aujourd'hui vous avez avec elle trois char-
mans lionceaux.

Le poète eut trois mois la fièvre cérébrale, et, une
fois rétabli, se fit cordonnier.